

Esther Tellermann,

**Votre écorce**

*Par Anne Rothschild*

*Un arbre et  
     puis soudain  
 la distance  
 où s'inventent  
 des sommeils  
 des souvenirs  
     simples  
 des mots pour  
     Disparaître  
     des airs `qui  
 fredonnent  
 de vieux signes  
 et des espaces creux. <sup>1</sup>*

Tout est posé dans ces trois premiers vers :

*Un arbre  
 puis soudain  
 la distance*

L'arbre, symbolise l'être aimé. Il indique le rapport à la nature que vous avez partagé avec lui.  
*Soudain*, brutalement, ce dernier est mis à distance par la mort.

« Votre écorce » est le récit de ce deuil, celui de Claude Esteban, à qui l'ouvrage est dédié.

Le titre m'a retenue car tout mon travail, aussi bien littéraire que plastique (gravure, sculpture) tourne depuis longtemps autour des arbres.

D'emblée l'énoncé évoque tout ce qui touche à l'arbre, le tronc, le feuillage, les racines, *liber*, la partie entre l'écorce et le tronc ( tissu végétal de cette partie, contenant des vaisseaux où circule la sève ) qui a donné le mot livre.

L'accolade du pronom possessif au nom nous indique qu'il ne s'agit pas de l'écorce de n'importe quel arbre. Mais bien celle d'un arbre singulier qui représente une personne.

Je peux dire que la lecture de ce livre, **m'a enchantée**, au sens où l'on se promène dans une forêt enchantée, où l'on suit un parcours initiatique (comme tous vos livres, d'ailleurs).

Ce très beau poème tente de conjurer la douleur, liée à la perte de l'être aimé :

*Et comment  
 épuiser la plainte ?  
 Fallait-il refaire  
     le dedans*

*nommer peut-être  
 contre la nuit  
 là où tu manques  
 refaire les mousses  
           neuves  
 affermir la lèvre  
 l'essor des aubes  
 et des chemins ? <sup>2</sup>*

Malgré la gravité du sujet, il comporte une sorte de légèreté.

Grâce à : « ces petits riens », « l'ombre des flaques / morceaux de ciel » que vous échangez, « les mots-cailloux », « les argiles et la sève » :

*Puis-je  
 demander avec vous  
           le feu  
 les argiles  
 et  
 les sèves  
 promesses du dedans  
 sans la froideur  
 des cendres et  
           viennent  
 des légendes  
       À rebours  
           ce qui se  
       sépare  
 un mot simple ? <sup>3</sup>*

Vous conviez le langage partagé, les influences mutuelles :

*Vous disiez  
 en nous respirent  
 et durent  
 la traversée*
  
  
*d'un jardin  
 l'échange de la  
           racine.  
 Tout commence quand  
 se rassemblent*

---

<sup>2</sup> p.56

<sup>3</sup> p.47

*l'air l'espace  
d'un seul mot  
écrit.*

*ou encore :  
Il me fallut inventer  
des signes neufs  
lire des  
corolles dans  
la peur.*

*Il me fallut  
savoir  
appartenir  
te  
reconnaître  
dans le vent  
et l'ombre  
l'écaille  
qui s'effrite.<sup>4</sup>*

Vous vous souvenez de l'amour de la peinture que vous partagiez :

*Nous partagerons  
la feuille que le  
vent défroisse.  
La vraie couleur  
décline les glacis  
sous le rouge les  
blancs dessinent  
les volumes et  
la nudité et la  
racine qui s'efforce  
soulève l'aube.<sup>5</sup>*

Vous racontez la faille, la blessure :

*Et comment  
épuiser la plainte ?  
Fallait-il refaire  
le dedans  
nommer peut-être  
contre la nuit  
là où tu manques<sup>6</sup>*

---

<sup>4</sup> p.20

<sup>5</sup> p.77

<sup>6</sup> p.56

Vous nous dites comment retenir le « bruissement de l'autre ». Par les mots, les siens, ceux du poète. Comment recréer sa présence, si ce n'est en faisant revivre sa langue :

*Mon ami  
je compte désormais  
avec vous  
les gouttes de pluie  
veux aussi que  
pousse la branche  
qui encore te  
retient.  
On reste là  
même si  
nous ne sommes plus.* <sup>7</sup>

Et, au terme de cette longue traversée, vous évoquez une renaissance possible et les recommencements.

*Nous danserons  
car  
ce n'est pas toi qui  
meurt mais trop  
de chair.  
Encore  
nous goûterons  
le pourpre  
sous la terre  
les ciels et  
les oiseaux.* <sup>8</sup>

Il m'a semblé que ce recueil était encore plus nu, plus dépouillé que les précédents. C'est vous qui le dites, il est : « Une simple écriture »

Ce concentré fait que chaque lecture importe.

Plus on revient au texte pour le déguster, plus on s'en imprègne et plus on recueille sa sève :

« Ainsi chaque lecture importe puisque chaque poème sera cette poussière d'étoiles retrouvée dans les glaces » <sup>9</sup>

Cette sobriété apparaît d'abord dans la disposition des vers sur la page.

---

<sup>7</sup> p.86

<sup>8</sup> p.77

<sup>9</sup> E. Tellermann article dans Figures de la psychanalyse 2002,/2 n°7

Le poème est étroit, resserré ( peut-être rappelle-t-il la forme du tronc ? ), il joue avec les blancs et traduit une parole hachée, fragmentaire qui laisse la place au monde, à l'autre : « pour la syllabe / laissée ouverte. ».

La grammaire se brouille jusqu'à supprimer les articles :

*« ils avaient voulu  
à l'insu de la peau »  
puis soudain  
eaux brûlent  
les poumons  
mélange de force et de tendresse  
Vous disiez  
« nos racines se ressemblent »  
emportent la langue dans  
le léger<sup>10</sup>*

Le jeu des pronoms personnels, combinaison du **je** et du **tu**, de nous et de **vous**, contribue à faire ressentir l'éclatement de votre monde.

Parfois vous employez le pronom **vous** : « **Vous** disiez » et plus rarement le **tu**. D'autres fois, vous remplacez le **je** par **elle** : « **elle** absente », pour vous mettre à distance.

Les **temps des verbes** se mélangent, les modes se chevauchent aux dépens de la syntaxe. Présent, imparfait, actif ou passif : « nous **avons été criblés** d'oiseaux », « nous **croisions** les mots-cailloux » passé simple : « je **voulus** toucher vos yeux », conditionnel : « peut-être nous **marcherions** », passé composé ou plus que parfait : « nous **avons trop tardé** », futur : « nous **danserons** ».

Le rythme morcelé rend compte d'une pulsation, des halètements, de l'avancée des pas et des instants de fulgurances.

Peu d'adjectifs, peu de compléments de nom, des mots courts, concrets pour dire les choses du quotidien et de la nature : jours, caillou, hiver, poudre, ronces, rêves, vol, ciel, neige, bord, cri, éclat, vent, voix, terre, mousses, seuil, source, rive, nerf, os, lèvres, gerçure, etc...

---

<sup>10</sup> p. 9



En résumé, si « Votre écorce » nous livre un récit de deuil, il est d'abord un poème d'amour. Amour de la douceur d'une peau, d'une joue, d'une salive, des graviers, des sèves, des brindilles, des fables, des sables et des schistes, des odeurs et des figuiers, des eucalyptus, des campanules, de la fraîcheur des nuits, des chemins partagés, des mots, des sources, des gouttes de pluie.

Vous concluez le texte par ces mots :

*comme  
commence la rosée.*

Or, rosée en hébreu se dit *TaL* : טל. Si on additionne les valeurs numériques des deux lettres, on obtient le chiffre 39.<sup>11</sup>

La valeur de *TaL*, 39, correspond à celle du mot *kouzoû*. Ce dernier est écrit au dos des parchemins des *mezouzoû*. Il est obtenu en faisant glisser chaque lettre du Nom divin *YHVH* vers la lettre suivante, dans l'ordre de l'alphabet. Le *Yod* devient *caf*, le *Hé* devient *vav*, le *Vav* devient *zaïn* et le *Hé* devient *vav*.

En appliquant ce procédé, le tétragramme *YHVH* se transforme en *KVZH* qui peut se prononcer *kouzoû*. En d'autres termes, la rosée ouvrirait sur l'infini...

---

<sup>11</sup> Voir « Le voyage des noms » in Marc-Alain Ouaknin, *Tsimtsoum*, Albin Michel, « Spiritualités vivantes », 1992.